REVUE ÉATRALE

2e Année - N° 24
Prix : 50 Centimes

Masque de Beethoven.....
Composition en Couleurs de Sarkadi

L. GEISLER

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE DU N° 24

TEXTE

Bavardages de Théâtre	PAUL GAVAULT.
Chronique de Quinzaine	EDOUARD GAUTHIER.
Entr'actes	GEORGE VANOR.
Propos de la Cour et du Jardin	G.-T. NORMA.
La Mise en scène	THÉODORE MASSIAC.
Le Théâtre Poitevin de la Mothe-Sainte-Héraye	EUGÈNE DELACROIX.
Notes sur les théâtres de Vienne *(suite)*	PRATER.
Un Ballet	H. LEFIN
Le Théâtre au Concert	LOUIS LATOURRETTE.
En Passant	JACQUES DUCHANGE.
Notre Concours de Rieuses	GEORGES FRAPPIER.
La Mode au Théâtre	Vte DE RÉVILLE.

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE : Masque de Beethoven, composition en couleurs de SARKADI.

Photographies de M. Delaunay, de Mlles Tiphaine et Marthe Mellot ; croquis pris des *Deux Gosses*, à l'Ambigu. — Les Hanlon-Lee. — Photographies des scènes de *Marie de Magdala*, spectacle donné à La Mothe-Saint-Heray ; portraits de M. Segond (le Christ) et de Mlle Cl. Ritter (Madeleine). — Portraits des acteurs viennois : Mme Michaleck, Mme Ellen Forster, Mme Betty Seidl, M. Erik Schmidès et de M. Ch. Wallner, directeur du "Theater and der Wien". — Dessins faits de *Au Japon*, ballet de M. Louis Ganne. — Croquis faits de M. Dranem. — Scènes de "En Passant".

Les Couvertures de la "Revue Théâtrale"

A la demande de beaucoup de nos lecteurs, qui regrettent de ne pouvoir conserver absolument intactes — malgré le grand soin apporté à nos expéditions — les couvertures de *La Revue Théâtrale*, que nous nous efforçons de faire très jolies et très variées, nous avons décidé de procéder, avant la mise sur machine de chaque numéro, à un *tirage spécial* du sujet devant former la couverture.

Ce tirage est exécuté soigneusement, sur papier fort avec grandes marges. Nous ne vendons l'épreuve, sur demande de nos lecteurs, que **0** fr. **30** pour Paris et les Départements, et **0** fr. **35** pour l'Etranger, **port compris**.

Nos abonnés recevront gratuitement, à la fin de leur abonnement, les épreuves ainsi tirées de chaque couverture, en intéressante collection réunie sous une jolie reliure.

N° 1. Mme Georgette Leblanc.
N° 2. M. Paul Mounet.
N° 3. Mlle Spindler.
N° 4. Mlle Moreno.
N° 5. Mlle Diéterle.
N° 6. Mlle Lavallière.
N° 7. Les Sœurs Mante.
N° 8. Mlle Marie Leconte.
N° 9. Composition allégorique en couleurs.
N° 10. Mme Germaine Gallois.
N° 11. Mme Jeanne Raunay.
N° 12. M. Albert Lambert
N° 13. Mme Cora Laparcerie-Richepin.
N° 14. Médaillon.
N° 15. Mlle Hélène Gondy.
N° 16. Portrait de Willy et Colette.
N° 17. Portrait de Miss Bessie Abott.
N° 18. Portrait de M. Georges Berr.
N° 19. *Chevauchée des Walkyries.*
N° 20. Mlle Jane Nicloux.
N° 21-22. Composition en couleurs pour les concours du Conservatoire.
N° 23. Mlle de Craponne.
N° 24. Masque de Beethoven.

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.

Parfumerie V RIGAUD, 1, faub. St-Honoré (r. Royale), Paris

LOUIS BLOT

TAILLEUR

Téléphone 309-89

30, Faubourg Montmartre, 30

RAYON SPÉCIAL DE LOCATION D'HABITS

Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900

La délicieuse **ABRICOTINE P. Garnier** est le complément de tout bon repas

EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.

CRÈME SIMON

En vente chez tous les Libraires

NOS ARTISTES

des Théâtres et Concerts

Par J. MARTIN

400 Portraits
400 Biographies

Ce volume est en vente à la

REVUE THÉATRALE

Prix : **3** fr. **50**

MAISON FONDÉE EN 1827

Les Établissements POULENC FRÈRES

92, Rue Vieille-du-Temple

PARIS

Appareils de précision

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

JUMELLE A DÉCENTREMENT

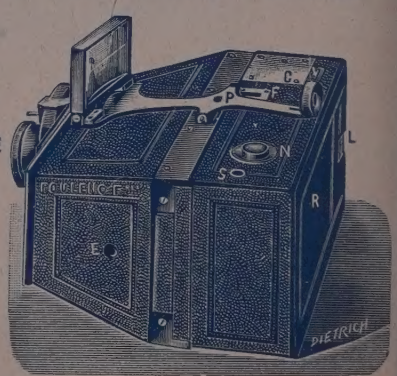
(BREVETÉE S. G. D. G.)

Format. . 9×12 et 8×9
— . . 8×16 et 6×13

La notice explicative est envoyée franco sur demande

Exposition Universelle de 1900 (Classe 12)

GRAND PRIX



2e Année. — N° 24. Septembre 1903. — II.

LA REVUE THÉATRALE

BIMENSUELLE

Directeur-Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :
Un an : Paris ..... 12 fr.
— Départements.... 15 »
— Étranger..... 17 »

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld, Paris
Téléphone : 271-94
ATELIER PHOTOGRAPHIQUE SPÉCIAL
Couture, opérateur.

Le Numéro
France ..... 50 cent.
Étranger..... 65 »

BAVARDAGES DE THÉATRE

J'assistais, récemment, au spectacle d'un petit théâtre à côté, qui réalise souvent des recettes que lui envierait une grande scène. Et je m'amusais beaucoup et j'applaudissais ferme. Auprès de moi était assis un directeur, de mes amis, qui s'amusait tout autant, mais qui applaudissait moins.

— C'est incroyable ! me disait-il, en sortant : je donnerais chez moi le même spectacle, je ne ferais pas vingt francs. Ce théâtricule bénéficie de la mode. Le public chic a adopté toutes ces « boîtes », il y va par genre et délaisse les vraies pièces et les vraies scènes.

J'abondais dans son sens, car il ne faut jamais contrarier un directeur.

Mais je crois bien que le succès des Mathurins, Bodinière et autres Capucines est la conséquence du désarroi qui règne dans les théâtres. Il n'y a plus de troupes, chaque pièce apporte son interprétation et les gens de talent, au lieu d'être attachés à une Maison, comme naguère, campent ainsi que des bohémiens, tantôt au Gymnase, tantôt au Vaudeville, tantôt ailleurs.

Si tous ces éléments errants étaient fixés, si les artistes de mérite avaient leur place dans des troupes fortement constituées, les directeurs de mouchoirs de poche ne pourraient pas, au hasard des libertés de rencontre, réunir pour quinze jours sur leur affiche, les noms de Gémier, Lender, Tarride, et tant d'autres, — je cite au hasard de la plume, bien entendu.

Mais tous ceux que le public aime s'en vont — entre deux affaires — gagner beaucoup d'argent dans les tout petits trous très chers du boulevard et d'ailleurs.

Tant pis pour les directeurs !

Paul GAVAULT.

Chronique de Quinzaine

On rouvre. — Reprise, à CLUNY, *de* Place aux femmes ! *comédie de MM. Valabrègue et Hennequin. —* L'OPÉRA-COMIQUE *commence sa saison en jouant* Louise, La Vie de Bohême et Mireille ; *choses d'Opéra-Comique. —* LES NOUVEAUTÉS *reprennent* Loute. *— Première représentation, au* GYMNASE, *de* L'Homme du jour, *pièce en 3 actes, de MM. P. Morgand et Claude Rolland, 1er septembre. — Débuts de Mlle Madeleine Roch dans Horace. —* LE THÉATRE POPULAIRE. — L'AMBIGU *reprend* Les Deux Gosses, *10 septembre. —* LES FOLIES-DRAMATIQUES *jouent* Les 28 jours de Clairette, *12 septembre. — Ce qu'on dit de la Saison ; les principales nouveautés annoncées.*

J'avançais dernièrement que les vieilles pièces gaies pouvaient se tenir moins tôt que les pièces anciennes de genre sombre : drames et mélos. Cependant, pour conserver, je ne dirai pas leur agrément, mais leur puissance comique, qui est propre à faire rire, il ne faut point que leur thème soit établi d'après une question d'actualité, mais sur un sujet de fantaisie pure... et drôle, cela va sans dire, sans quoi le motif emprunté strictement à une époque s'usera au fur et à mesure des années et rendra vite impossible l'opérette ou le vaudeville qu'il inspira. Ainsi *Place aux femmes !* qui avait sa raison d'être au Palais-Royal, il y a cinq ou six ans, est aujourd'hui infiniment désuet, car la dame-avocat a fini par pénétrer au prétoire et elle y occupe constamment. On ne discute pas le fait accompli, même s'il est ridicule, et maîtresse Cascadier se prodiguait, en vain à Cluny récemment : ses déblatérations et les mésaventures qu'elles méritaient n'avaient plus de portée.

M. Carré a eu l'heureuse idée de présenter, en premier lieu, sur son théâtre réouvert, *Louise*, à laquelle il doit tant. L'aspect de l'œuvre est toujours aussi joliment pittoresque, mais ses interprètes — bien qu'on ait changé la distribution précédente — persistent insuffisants. La gentille prestance et la voix claire de Mlle Friché accusent davantage la consciencieuse médiocrité de M. Beyle, Julien, de Mme Coulon, la mère, et Dufrane, le père, auxquels manquent respectivement le timbre sonore de M. Maréchal, le naturel de Mme Deschamps-Jehin, l'émouvante simplicité de M. Fugère. — Les vrais amoureux de *Louise* se priveront d'aller la voir tant qu'elle se trouvera ainsi entourée.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Lola Noyr.

Ensuite l'Opéra-Comique a joué dans de meilleures conditions *Mireille* et *La Vie de Bohême*. Nous vîmes Mlle Tiphaine, Musette très séduisante. Nous eûmes la grande surprise et le plaisir de retrouver là un agréable Vincent et un Schaunard fort original en MM. Clément et Jean Périer, qui se trouvaient fort éloignés de la maison et que l'on a dû rappeler. M. Maréchal parti, nul ténor de notre seconde scène lyrique n'était possible, et l'on se montra heureux de s'arranger avec M. Clément; pour M. Périer, quelle que pût être sa satisfaction à réintégrer le théâtre qu'on l'avait, sans nulle grâce, mis à même de quitter, peut-être aurait-il dû persévérer dans la comédie, qui lui gardait un avenir sinon plus brillant, du moins plus certain.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Tiphaine,
de l'Opéra Comique.

La troupe de l'Opéra-Comique est, à ce point, imposante... par son nombre, qu'un postulat est obligatoire, ainsi qu'au Téléphone et aux bureaux de mairies, à tout chanteur désireux d'y prendre place. Ainsi, cette année, on n'a engagé que les lauréats du concours d'Opéra-Comique de 1902; les artistes intéressants, qui peuvent sortir entre temps, doivent borner leurs espoirs au Casino de Nice ou bien à quelque guignol d'opérette; si la Direction a la disposition d'un emploi sérieux, elle préfère s'en rapporter au talent des étrangers et s'attacher Mme Frida Ricci à de très onéreuses conditions.

Comme nouveautés, M. Carré annonce une *Tosca* et une *Reine Fiammette* qui peuvent, évidemment, être parées de qualités, et nous réserve, en sus, une reconstitution soigneuse du *Pré aux Clercs*. Si beau que soit le cadre, il n'excusera pas l'inopportunité de cette rengaine naïve et vieillie.

Le premier spectacle nouveau de la saison se donne au Gymnase; encore prête-t-il peu à conséquence, car il est certainement le fruit d'une combinaison particulière, et, fait curieux, rarement ces sortes de dispositions offrent de l'intérêt. Puis, sous *l'Homme du jour* se devine tout de suite le politique actuel, le *parlementaire*, type abject, hélas trop connu, que l'on a percé à jour par tous les côtés, que l'on a blagué et sali de cent façons, que l'on a criblé de coups d'épingles et chargé de coups de pied extrêmement mérités, et qui ne peut plus produire d'effet sur nous, hormis la nausée.

Étant donné ce sujet, les chances de la pièce ne pouvaient être grandes. L'on sent parfaitement que MM. Morgand et Rolland, auxquels cependant l'audace ne fait pas toujours défaut, hésitèrent dans le choix des attitudes à prêter à leur homme. Un moment, il est probable, ils pensèrent le tourner en grotesque, puis ils réfléchirent, se ravisèrent, inclinèrent, peut-être, vers un cas psychologique, et comme souvent l'indécision provoque des extrémités brutales, ils manièrent assez rudement le socialo Savigny de gauche à droite, et négligèrent tout à fait d'atténuer ses « retournements de veste ».

Certains détails de l'ouvrage sont amusants, mais justement leur effet agréable s'oppose à l'outrance d'autres parties lourdes, et l'action en paraît toute cahotante. Si l'on s'attache à ce Savigny, on se fatigue à le voir devenir bizarre et tourner à chaque vent, sans raisons. On doit borner son plaisir à quelques tableaux bien peints; encore a-t-on gâté les meilleurs

Cl. Cautin et Berger

Mlle Mellot.

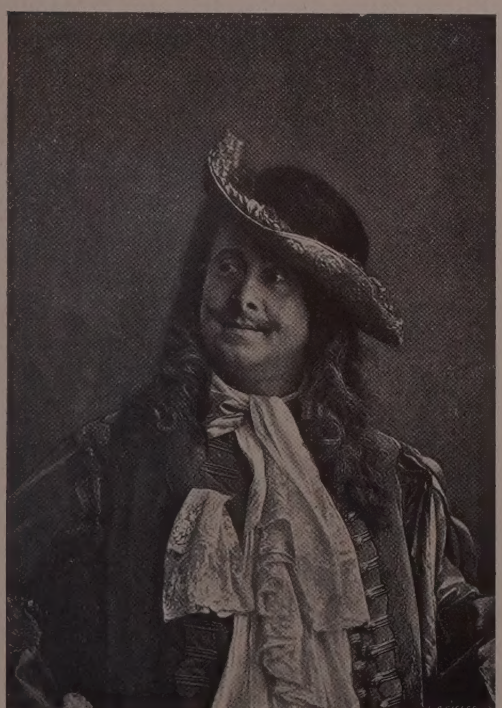
d'iceux, où l'astucieux député répète au phonographe le discours décisif, qui doit acheminer sa renommée au Ministère; les notes publiées dès la première insistent exclusivement à propos de l'accessoire matériel de la scène : le Graphophone, disent-elles, « cette curieuse machine parlante, qui, à son tour, fait tant parler d'elle » etc... Si bien qu'on s'attend à voir venir au bout de la phrase le nom du fournisseur et que l'on redoute un subterfuge de publicité. — Les acteurs réunis de bric et de broc sont cependant mieux que passables; même M. Burguet paraît très parfait esbrouffeur, vaniteux, gaffeur et vantard; M. Arvel réalise avec beaucoup de vérité le secrétaire qui pousse le patron afin de parvenir à la fortune dans ses pas; et M. Paul Edmond réussit adroitement le cynisme du bâcleur d'élections à forfait. Mmes Wékins et Suzanne Debehr composent, non sans grâce, une douce amoureuse et une amante exaltée, tandis que Mmes J. Bellanger, Lola Noyr et Sandra Fortier se bornent à tenir dignement les rôles familiaux de femme, belle-mère et belle-sœur de ce triste sire : l'homme du jour.

Les théâtres ouvrent aussi aux quartiers excentriques et reprennent avec sénérité leur ronron traditionnel et condamnable. Chez le mélodramatique *Duval* prénommé Bouffes-du-Nord, la même olla-podrida de crime et de vertu reste offerte au goût du passant : hier, c'était la *Goualeuse*, et c'est aujourd'hui *Le Porteur aux Halles*. Ces pitoyables spectacles ne changent guère que de titre, leur fond subsiste et leur manière se renouvelle invariablement; cependant, il faut reconnaître dans *Le Porteur aux Halles* une ineptie pire, *écrite* avec dec coupures de romans-feuilletons. Dire que l'on paie pour aller voir ces pénibles choses et que les auteurs de ces insanités gagnent leur vie à les commettre : c'est à dégoûter d'être honnête! Comment les gens des faubourgs peuvent-ils trouver plaisir à revoir, sans se lasser jamais, ces grossières bourdes dont l'argument reproduit immanquablement, afin de les distraire, cent exemples de leur misère, de leurs peines, de leurs hontes, hélas, de chaque jour, comme aussi les événements les plus accoutumés de leurs mélancoliques boulevards?

Le rez-de-chaussée du *Petit Parisien* et du *Petit Journal* sont-ils coupables uniques de leur candide et décevante passion? ou bien leur émotion, au vu des forfaits châtiés, à la constatation des justes vengeances et des dénouements réparateurs qui instaurent soudain les innocents dans des bonheurs fortuits, et nantissent les opprimés d'héritages exorbitants et inattendus, leur émotion est-elle la traduction confuse de leur désir de bien-être, de leur espoir de hasards meilleurs?

Les théâtres de quartiers n'essaieront donc jamais d'égayer leur scène et leur public? pourquoi ne modifient-ils point leur genre? est-ce la crainte de se charger de frais qui les éloigne d'entreprendre parfois l'opérette? de faire venir « aux boulevards » *Rip, Surcouf, La Mascotte, La Fauvette du Temple, Les Cloches?* Ou bien, si la musique à payer les effraie que ne se bornent-ils à représenter des succès de rire consacrés : *Le Dindon, L'Hôtel du Libre échange, L'Auberge du Tohu Bohu, La Tortue, Champigneul...* Ils trouveraient, c'est sûr, un public qui manque à leurs mélos, et leurs salles s'en augmenteraient d'autant. Cette manière a été éprouvée en quelques endroits, et elle a donné de forts bons résultats, aux Ternes, notamment, en plusieurs endroits de Montmartre et à Ba-Ta-Clan; celui-ci cependant situé dans un milieu populaire, s'est totalement libéré du concert; il a rompu avec le drame, définitivement installé la joie sur son tréteau, et jamais il ne fit mieux ses affaires. Alors?

Nous avons vu, à la Comédie-Française, les vrais débuts, dans Camille, d'*Horace*, de Mlle Madeleine Roch, une jeune actrice à laquelle on s'accorde à trouver du talent.



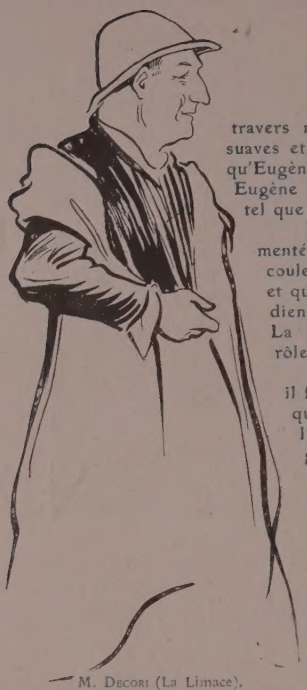
M. Delaunay.

Dans le Classique, les débutants se gardent généralement d'interpréter; le souvenir des Anciens qui s'y illustrèrent empêche leur idée, leur voix, leur geste, les contraint à une imitation médiocre. Le rôle de Camille s'offre particulièrement redoutable : sa tenue est extrêmement difficile, de plus, Rachel s'y montra souveraine. Mlle Roch possède une excellente voix de tragédie; elle a de l'intelligence, de l'étude et des moyens physiques très sûrs; son ardeur est sincère, elle a surtout le singulier courage de jouer vrai sans se préoccuper des conventions de théâtre. S'il se fût trouvé quelqu'un pour lui inculquer les traditions fameuses et admirables que Samson créa pour Camille, en ce qui concerne surtout les *imprécations*, elle eût été parfaite.

Aux Folies-Dramatiques, on aime tous les genres de gaîté. *Clairette* y fait présentement ses *vingt-huit jours* avec beaucoup de bonheur. Les péripéties de l'audacieuse épousée à la poursuite, jusqu'en la caserne, de son Vivarel de mari et les gaffes conniventes de Michonnet sont toujours drôles, d'autant qu'ici, elles se trouvent traduites par de braves interprètes. Mlle Renée Marcelle fait un joli hussard déluré et M. Bouchard montre Michonnet complétement étourdissant.

L'Ambigu, lui, voit le théâtre en noir : les drames sont ses amours... Se trouvant démuni d'œuvres suffisamment apaches, il a songé à réadopter les *Deux Gosses*. Oh! l'heureuse idée... Voici une des rares pièces qui composent un palliatif au mélo! Comme idée de drame, on ne trouvera jamais mieux, en outre, l'établissement de l'aventure est des plus ingénieux.

L'épopée de Claudinet, blond et débile, et de Fanfan, brun et vigoureux, celui-ci protégeant celui-là à



M. Decori (La Limace).

travers maintes situations logiques et convenablement enchevêtrées, jusqu'à des dénouements suaves et rédempteurs; cette épopée est fertile en motifs attendrissants assez semblables à ceux qu'Eugène Süe imagina naguère pour les *Enfants trouvés*, et l'on sait quel virtuose émérite était Eugène Süe, au point de vue de la spéciale émotion *feuilletonnesque*. Il n'est décidément rien de tel que les enfants martyrs pour apitoyer les faubourgs et les demoiselles de Montmartre.

Le succès énorme et personnel des *Deux Gosses* s'augmente du mérite d'acteurs expérimentés. On a su trouver pour recréer Claudinet et Fanfan Mlles Reyé et Mellot qui firent couler tant de larmes à ce théâtre, voilà sept ans — ce qui ne les rajeunit pas, ces gosses — et que le boulevard Saint-Martin n'avait pas oubliées. Mme Emilienne Dux, estimée comédienne, est Hélène de Kerlor, Mme Moïna Clément campe une Zéphirine bien terrible. La Limace apparaît non moins terrible avec M. Decori. M. Laroche tient avec autorité le rôle de Kerlor et M. Etiévant orne d'élégance le personnage de Robert d'Alboize.

Mais il ne faut point plaisanter l'Ambigu, attendu que tout en jouant les *Deux Gosses*, il fait des efforts absolument louables à l'avantage de certaine prochaine *Citoyenne Cotillon*, que jouera Jeanne Granier, et sera un gros événement de théâtre, une manifestation comme l'Ambigu n'en a point tenté depuis des années, et qui, pour leur peine, couvrira de gloire et d'or, les avisés directeurs Hollacher et Grisier.

Delaunay est mort. Et le Monde et les Théâtres ont déploré avec une égale sincérité la perte d'un des derniers « vieux » de l'ancien théâtre. — Ce simple accessit de comédie devait parvenir à une des plus importantes situations des Français; avec Got, Coquelin et sa merveilleuse partenaire, Mme Favart, il composa un groupe d'acteurs parfaits. Il avait reçu son art de Firmin; il joua les amoureux classiques avec un naturel, une chaleur, une élégance, un détaillé de diction absolument exquis, et cependant il était gêné par sa voix qui, pour nasiller moins que celle de Samson, nasillait cependant. Ce fut à cause de lui que Sarcey se fâcha un jour si fort après les mardistes : « Delaunay, dit-il, c'est du Rœderer, et sur la foi du bouchon, ils boivent en pensant à n'importe quoi. » Il ne colporta guère son talent. C'est le premier comédien à qui l'on donna la croix comme acteur, à l'exclusion de toute qualité de professeur. Delaunay a formé nombre d'élèves, dont plusieurs sont parvenus très en vue : M. Laugier, Mlle du Mesnil, Mlle Muller, Mlle Darlaud, Mlle Marsy, Mlle Sorel, de la Comédie; Mlle Archainbaud et Mlle Carlix; MM. Candé, Desjardins, Etiévant, Tarride, Mlle Barety, qui créa Hélène Kerlor, des *Deux Gosses*, le 19 février 1896, et Mlle Biana Duhamel, en qui son vieux maître prévoyait une petite Déjazet.....

M. Laroche (Kerlor).

Au dire général, la campagne de cette année sera aussi brillante et pleine d'attraits que la saison passée a été pauvre et nulle.

D'abord, l'Académie Nationale emprunterait à la Monnaie de Bruxelles, l'*Étranger*, de M. Vincent d'Indy, monterait l'*Enlèvement au Sérail* et négocierait avec Mme Wagner au sujet de représentations de *Tristan et Isolde;* en outre, nous aurions à l'Opéra, chaque dimanche soir, des séances de Concerts Victor Charpentier qui pourraient bien être remarquables.

Le Vaudeville n'a pu être autorisé à jouer la *Décadence* de M. Guinon, et c'est peut-être un bien, car d'ordinaire le succès ne revient pas aux œuvres sur lesquelles il a déjà été fait du bruit; le programme de ce théâtre annonce ces nouveautés : *Maternité*, comédie en trois actes, de M. Brieux, une reprise de *Germinie Lacerteux*, avec Mme Réjane, une *Montansier*, de MM. Robert de Flers, Caillavet et Ibels, la *Belle Normande*, comédie de M. Bisson, et peut-être aussi une comédie de M. Victorien Sardou et une autre de M. Porto-Riche, etc.

Mme Emilienne Dux (Hélène Kerlor).

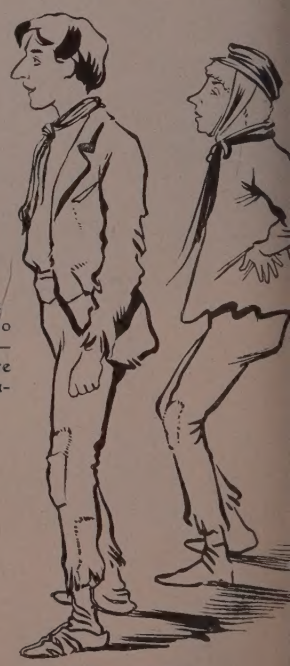
Mme Sarah Bernhardt a débuté avec la *Légende du Cœur*, qu'elle a jouée à Orange, elle représentera ensuite la *Sorcière*, de M. Sardou.

On sait quels brillants projets ces messieurs Isola forment à la Gaîté; ils montent leur affaire lyrique en dépensant de l'argent à pleine caisse; ils prétendent avoir ce qu'il y a de mieux : on les sert royalement, et ils s'inquiètent peu de ce qu'on leur compte double. Mais parviendront-ils aisément à réunir chaque soir, durant quatre mois, des assistances rémunératrices avec un répertoire restreint de quatre œuvres. Telle est la question. Et c'est un enjeu de trois à quatre cent mille francs qui se trouve exposé là.

Après avoir procédé à différentes reprises du répertoire, la Comédie offrira comme nouveauté, la *Blanchette* de M. Brieux. Antoine a combiné sur le bateau qui l'a ramené des Amériques — pour lui infructueuses — les éléments de son programme. Ni l'Athénée, ni les Folies-Dramatiques ne s'inquiètent de ce qu'ils feront. — M. Bour continuera, en grand, au Trianon, le Théâtre international qu'il essaya non sans succès à la Bodinière. — A l'Odéon, on prépare l'*Absent*, comédie de M. Georges Mitchell, avec musique de M. Fernand Le Borne, qui sera jouée par M. Gémier et Mme Tessandier; et ce sera ensuite un ouvrage de Pinero; *Gildis*, drame en vers, de M. Camille de Sainte-Croix; *Florise Bonheur*, cinq actes d'après le roman de M. Adolphe Brisson, par M. Jacques Baschet; la *Dette*, pièce de MM. Gavault et Berr; d'autres choses encore. — Nous avons dit quelle imposante *Citoyenne Cotillon* nous réservait l'Ambigu. La Direction nouvelle de la Porte-Saint-Martin représenterait d'abord le *Gil Blas*, de MM. Bergerat, d'Artois et Georges Duval, et essaierait ensuite une reprise de *Notre-Dame de Paris*. — Aux Nouveautés, M. Michaud a reçu un vaudeville de MM. Gavault et Ordonneau pour passer après une comédie de M. Georges Duval et une pièce de M. Hennequin. — Le Gymnase commencera par *Favernay*, histoire Restauration absolument en dehors de son genre moderne. Il n'est pas jusqu'à M. Raynaldo Hahn qui organisera au Nouveau Théâtre des auditions intégrales du *Don Juan*, de Mozart. — Le mime Wague s'occupe de réinstaller le Théâtre funambulesque. — Un théâtre populaire s'est fondé au bas de Belleville, qui a prouvé l'énergie de ses initiatives en n'acceptant aucunes relations avec la Société des Auteurs.

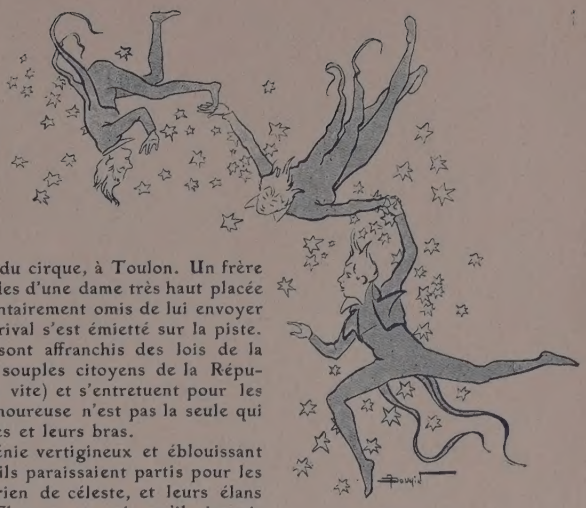
Enfin partout l'on se prépare à faire bien.

Edouard GAUTHIER.



Mlles Mellot et Reyé (Les Deux Gosses).

ENTR'ACTES



Les Hanlon-Lees

Vous avez lu dans les journaux ce drame de la réouverture du cirque, à Toulon. Un frère Zemmgano, jaloux de son camarade de voltige, à propos des œillades d'une dame très haut placée puisqu'elle s'élançait tous les soirs du sommet des cintres, a volontairement omis de lui envoyer le trapèze au moment du saut périlleux aérien ; et le malheureux rival s'est émietté sur la piste. Cela prouve d'abord que ces dominateurs des espaces, s'ils sont affranchis des lois de la pesanteur, ne sont pas libérés de la tyrannie des passions ; ces souples citoyens de la République des oiseaux redescendent sur la terre (quelquefois un peu vite) et s'entretuent pour les filles des hommes. Parmi les passions humaines, la jalousie amoureuse n'est pas la seule qui les porte au crime ; le hideux intérêt arme quelquefois leurs âmes et leurs bras.

Vous rappelez-vous les Hanlon-Lees, ces clowns d'un génie vertigineux et éblouissant que Banville voyait bondir jusqu'aux étoiles ; et le fait est qu'ils paraissaient partis pour les cueillir dans les champs du ciel. Or, leurs sentiments n'avaient rien de céleste, et leurs élans n'emportaient que leurs corps. Ainsi, le sixième frère Hanlon, Thomas, un soir qu'il risquait le *saut pour la vie* à Chicago, tomba, la tête sur le rebord de la piste. On raccommoda tant bien que mal cette tête en caoutchouc fendu, mais jusqu'à la fin de sa vie, Thomas souffrit des plus compréhensibles migraines et râlait chaque soir que ses frères arrivaient à pieds joints sur son pauvre chef recollé ; il mourut fou, quelques mois après, ayant à peine interrompu son travail. Pour le remplacer, William, Alfred, George, Edouard et Freddy Hanlon engagèrent Agoust qui leur apprit la pantomime. On se rappelle, aux Folies-Bergère, cette extraordinaire pièce pour minstrels, *Do, mi, sol, do,* que les Hanlon-Lees jouèrent, grimés en nègres à attendrir un Rosevelt, et où Agoust faisait le chef d'orchestre. Cela dura quinze mois, et affola Paris, la Hollande et l'Angleterre. Mais, au moment de partir pour l'Amérique, les cinq frères prétendirent remplacer Agoust par un clown ordinaire qui ne prélèverait pas le sixième de leur cachet. Mais Agoust (il m'a raconté jadis l'histoire) voulait terminer la tournée courante ; après quoi, il aurait accepté qu'on emmenât un bouche-trou par delà l'Atlantique. Les Hanlon résolurent de se débarrasser de lui au cours de leurs exercices. Dans un épisode de la pantomime, Edouard se juchait au sommet d'une glace de six mètres de haut, et Agoust devait passer au travers de l'accessoire ; il prenait son élan, criait : grim ! pour avertir son partenaire ; or, les derniers soirs, Edouard abattait la glace avant le signal du départ ; et il fallait toute l'agilité d'Agoust pour ne pas se couper la figure et les membres et donner cependant au public l'illusion qu'il avait traversé la glace. Dans la scène finale reproduisant le cambriolage d'une ferme, les Hanlon, en bandits, assommaient Agoust en gendarme ; ils le poursuivaient sur le toit, dans l'étable, autour des tombereaux et le chargeaient furieusement avec leurs fourches, leurs bêches et leurs fléaux ; le gendarme évitait les coups avec une adresse inconcevable ; puis il finit par se saisir d'un vrai sabre, et à menacer, chaque soir, dans la furie de l'action : « Si tu me blesses, je te tue ! ». Ces drames, insoupçonnés des publics, prolongèrent jusqu'à la fin de la tournée leur réalisme vécu.

Les nourrices fournissant le lait, et les croque-morts la bière...

Ce duel véridique, — si Agoust n'a pas exagéré les dangers de cette rencontre entre un sabre et des outils de paysans, — nous rappelle cette extraordinaire pantomime du *Duel* où les Hanlon-Lees mettaient aux prises deux poltrons. Ce combat figurait une grandiose épopée de la terreur jusqu'au moment où les deux adversaires, à la limite de l'épouvante, comprenaient qu'étant seuls armés, ils pouvaient frapper sur tout le monde autour d'eux. Alors, l'effroi gagne le médecin qui a apporté une trousse formidable, envahit les témoins qui se sauvent par les arbres et les haies, affole les afficionados contemplateurs ; c'est une grêle de coups, une trombe, un maelstrom qui les criblent eux, le gendarme, le maire, les représentants du principe d'autorité et les moissonneurs accourus.

A Londres, je les ai vus interpréter une troupe de singes venant surprendre des baigneuses ; et cela se terminaitd'une manière zoo-mythologique. A Rotterdam, ils figuraient cinq chats aux yeux de phosphore et aux poils d'enfer, faisant damner une pipelette. Ici, ils exécutèrent la folie macabre de Champfleury, ce pique-nique de croque-morts et de nourrices, les nourrices fournissant le lait et les croque-morts la...bière. Et l'on se rappelle ce *Voyage en Suisse* où leurs sauts invraisemblables, leurs bonds éperdus, leurs allures de muscades humaines, dansantes, savantes et multipliées émerveillèrent jusqu'à l'ébahissement par la logique de leurs ellipses, la précision de leurs chutes, l'invisible mathématique de leurs reprises d'essors. Théodore de Banville déclara que ces artistes étaient les plus intéressants que le siècle ait produits, eux qui s'envolaient alors que nous rampons ; eux qui passaient à travers des ouvertures plus petites que leurs corps et qui s'établissaient sur des supports trop faibles pour leurs poids ; eux qui ruisselaient d'un escalier comme une cascade et qui le remontaient comme des balles sifflantes ; eux qui réalisaient dans la course, le bond, le vol, une fraternité avec l'air et avec l'espace. Et le poète les célébra en des rythmes de phrases qui imitaient la prestesse de leurs yeux.

Voilà pourquoi il ne faut pas être trop sévère pour le gymnaste de Toulon ; un drame passionnel aérien mérite des circonstances très atténuantes. Hugues Le Roux disait un jour que le clown est un fils pessimiste de Darwin et d'Hartmann ; c'est bien possible. Beaucoup de penseurs le préfèrent au comédien proprement dit qui, dans cet ordre atavique, procéderait optimistement de Darwin seul.

GEORGE VANOR.

PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN

Variations d'auteurs.

Le lendemain de la répétition générale, qui avait été encourageante, les auteurs d'une de nos pièces d'été les plus récemment jouées escomptaient leur succès probable. Et chacun d'eux s'attribuait modestement les parties de la pièce qui avaient le plus porté. Chacun disait :

— Dommage que j'aie un traité avec mon collaborateur, car enfin, cette fois, je peux le dire sans vanité, c'est moi qui ai à peu près tout fait.

Le lendemain de la première, par exemple, ils parlaient d'autre manière. Ils se renvoyaient mutuellement les parties de l'ouvrage qui avaient produit le moins d'effet.

— J'ai eu beau dire à mon collaborateur que cette scène ne servait à rien et qu'elle n'était pas drôle, il y tenait absolument. J'ai dû m'incliner.

C'est ce que Sarcey appelait le *revirement!*

Amusante explication de machiniste.

A un moment de *L'Homme du jour*, on entend *La Marseillaise* retentir en plein « ministère des Cultes », dont le héros est titulaire.

Quelqu'un disait à ce propos :

— Qu'on chante *La Marseillaise* à l'Intérieur ou à l'Instruction Publique, ça se comprend. A l'Intérieur, *La Marseillaise* peut être considérée comme un accessoire administratif; à l'Instruction Publique, elle dépend de notre folk-lore. Même aux Affaires Etrangères ou aux Travaux Publics, c'est encore explicable : réponse aux menées de nos adversaires, cri de révolte de grévistes menaçants : tout ça est parfait... Mais au ministère des Cultes!...

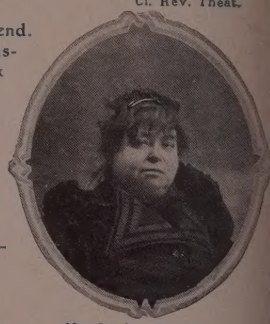
— Vous comprenez pas? fit un machiniste qui avait entendu le couplet.

— Ma foi, non.

— Eh! ben, moi, je comprends. On chante *La Marseillaise* au ministère des Cultes pour em... bêter le Pape...

(Authentique!)

Cl. Rev. Théât.



Mme Louise France.

C'est Georges Duval qui a lu le *Gil Blas*, auquel il a collaboré, à la troupe de la Porte-Saint-Martin.

Gros effet de lecture... Seulement, Georges Duval zozote quelque peu...

Or, l'une de ses auditrices ignorait cette particularité.

De sorte qu'au sortir de la lecture, comme un camarade lui demandait des nouvelles, elle répondit :

— Ah! mon vieux, c'est épatant! Tout le monde zozote dans cette pièce-là... C'est peut-être pour imiter l'accent espagnol...

— Mais non... C'est Duval qui zozote.

— T'es sûr?

— Absolument.

— Ah! chouette! Ça me bassinait d'être obligée de parler comme ça. Je me disais : « On va me prendre pour la grande Thérèse !...

Sa femme est au sac ..

Pendant qu'on répète, on potine, — naturellement! — et l'une des plus futées comédiennes de la maison — longue comme un pain jocko — dit en confidence :

— Oui, oui, l'on fait courir le bruit d'un double divorce. L'un de nos meilleurs auteurs romprait avec sa femme et l'un de nos plus élégants jeunes premiers en ferait autant avec la sienne. Après quoi, l'auteur épouserait la femme du comédien, tandis que celui-ci convolerait avec sa meilleure élève, toute jeune, mais déjà en passe de se faire un grand nom sur une grande scène...

Mettons que ce soit la principale de comédie.....

Epatement général.

Mais l'un des écouteurs secoue la tête. Il ne s'emballe pas, lui. Et il prononce d'un ton pincé :

— C'est de la blague.

— Pourquoi ça?

— A cause du comédien.

— Il aime trop sa femme, pas vrai?

— Peuh!... Seulement sa femme est au sac, et il ne fera pas la brioche de lâcher la galette.

On joue *La Tour de Nesle* au théâtre de Solignac (Haute-Vienne).

Un gentilhomme entre en scène.

— Messeigneurs, que se passe-t-il donc? Le Louvre est fermé.

— Eh! bé! va au *Bon Marché*, innocent! lui répond un Limousin qui connaît son Paris.

Les vieux, les vrais types de Montmartre disparaissent. Après une vie artiste, certainement, mais difficile, bizarre, étrangement cahotée, Louise France est morte à l'hôpital, toute seule. — Elle connut le succès aux théâtres de la Ville avant de devenir une « curiosité » de la Butte; elle débuta à quinze ans aux Variétés, joua à la Renaissance et à la Porte-Saint-Martin, mais c'est évidemment à l'*Œuvre* et au Grand-Guignol qu'elle trouva les rôles convenant le mieux à sa nature, et c'est aussi dans les Cabarets, où elle disait si bien les vers de Richepin, de Gill, de Ch. Cros, que la fêtèrent les applaudissements les plus sincères..... Succès creux qui ne lui donnèrent point la fortune. C'est toute pauvre, toute misérable qu'elle s'en est allée rejoindre au cimetière reposant J. Jouy, Secot, Ch. de Sivry, qui eurent comme elle du talent, mais ne surent pas, peut-être, assez vouloir.

G. T. NORMA.

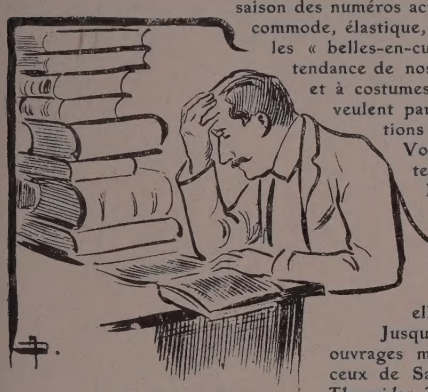
LA MISE EN SCÈNE

Les programmes de nos différents théâtres, pour la saison qui commence, sont maintenant à peu près connus. Au théâtre, comme en politique, les programmes sont faits généralement pour ne pas être suivis, aussi faut-il se garder de les prendre au pied de la lettre. Mais ils sont néanmoins du plus vif intérêt, en ce sens, qu'ils donnent de précieuses indications sur les tendances du moment, les préférences directoriales, les aspirations des modestes auteurs. Au point de vue particulier de la mise en scène, cela est d'autant plus attachant qu'il semble cette année qu'on va se lancer beaucoup dans les pièces à tableaux et à costumes.

Deux raisons principales à cette orientation :

1° Les pièces à caractères ne sont plus goûtées comme jadis, et les pièces psychologiques ressassent vraiment trop le même sujet. Quant aux drames et aux vaudevilles, combien peu contiennent la parcelle d'originalité nécessaire au succès? En outre, on a si bien cru qu'il était parfaitement inutile, sinon nuisible aux auteurs, de savoir faire une pièce, que la plupart ignorent les premiers éléments du métier et s'en font gloire, tenant pour dignes du plus complet mépris les malheureux « professionnels ». De sorte que si d'aventure ces dramaturges « littéraires » rencontrent une vraie idée de pièce, ils sont incapables de l'exposer, de la développer; ils n'en voient pas la célèbre « scène à faire », dont Sardou avait si nettement démontré la nécessité à Sarcey, qu'elle était devenue le grand cheval de bataille de celui-ci. Résultat de tout cela : incertitude, méfiance des directeurs à l'égard du système encore si fort en vogue durant les années précédentes.

2° Les music-halls, voire les grands cafés-concerts font aux théâtres une concurrence acharnée. Les cafés-concerts abandonnent presque entièrement la chanson, ils n'en gardent que les étoiles : les Anna Thibault, les Fragson, les Mayol, les Polin. Et quand ces artistes trouvent l'occasion de passer au théâtre, ils n'hésitent pas à la saisir. Pour les music-halls, ils sont si nombreux qu'il leur devient impossible de s'assurer pendant toute une saison des numéros acrobatiques ou similaires et ils se rejettent sur la « Revue », la « Revue » commode, élastique, la « Revue » à décors féeriques, la « Revue » où l'on peut réunir toutes les « belles-en-cuisses » de Paris. C'est même, au fond, la cause réelle de la nouvelle tendance de nos théâtres vers les pièces d'époque ou d'histoire, vers les pièces à tableaux et à costumes. Sous le couvert de la reconstitution des personnages et des milieux, ils veulent parer, décolleter, déshabiller leurs jolies actrices, et rivaliser ainsi d'attractions en ce genre avec leurs redoutables adversaires.



...est allé piocher « l'époque... »

Voilà les deux raisons du changement de front signalé plus haut. En résultera-t-il quelque chose de bon quant à l'art de la mise en scène? C'est probable. En effet, en essayant de la pièce historique ou de la pièce anecdotique, les directeurs ne pourront plus s'en tenir à l'à-peu-près d'autrefois. Ils seront obligés, par la force des choses, à une conscience, à une fidélité méticuleuse. Toute pièce d'histoire, toute pièce d'époque exige désormais une étude sérieuse, patiente, étendue, relativement à sa mise en scène. L'instruction du public là-dessus est moins rudimentaire qu'on ne croit, et elle progresse constamment.

Jusqu'ici, dans cette catégorie de l'art dramatique, nous n'avions eu que de rares ouvrages méritant qu'on s'y arrêtât, au point de vue où nous nous plaçons. D'abord ceux de Sardou, maître incontesté du genre : *Patrie, la Haine, Théodora, la Tosca, Thermidor, Paméla,* et surtout ses admirables *Merveilleuses* avec les costumes de Lacoste, et son incomparable *Madame Sans-Gêne*, où l'on passait d'une blanchisserie de fin aux splendeurs du Premier Empire, sans que le critique le plus avisé pût relever la moindre défaillance. On avait trouvé pour l'excellent comédien Duquesne, créateur du rôle de Napoléon, un vrai habit de colonel des Chasseurs de la Garde — du temps! — et il prenait son café dans une tasse en porcelaine de Sèvres ayant servi à l'empereur. — A côté des œuvres du maître Sardou, on en pourrait citer quelques autres : la *Manon Roland* de MM. de Sainte-Croix et Bergerat, la *Sylvie* de M. Abel Hermant, la *Théroigne de Méricourt* de M. Paul Hervieu, *La Martyre* de M. Jean Richepin, où M. Chaineux nous montra tout un monde romain aussi neuf que fidèle, réalisant en son art un véritable chef-d'œuvre. Voilà de quels exemples il importe de s'inspirer.

Qu'on y songe : de la Comédie-Française à l'Ambigu, on nous annonce des pièces à costumes et à tableaux, des pièces à grand spectacle, comme on disait jadis. C'est le Gymnase qui ouvre le feu avec *Favernay*, où *L'Epave*, pièce Restauration, sur les « Demi-Solde ». Puis la Porte-Saint-Martin avec *Gil-Blas de Santillane*. Puis l'Ambigu avec *La Citoyenne Cotillon*, la Renaissance avec une *Du Barry*, d'autres encore dont on parle sous le manteau, et qui paraîtront à leur heure.

Pour *Favernay*, M. Calmettes, le metteur en scène de l'ouvrage et son principal interprète, est allé piocher « l'époque » pendant plusieurs semaines, à la Bibliothèque Nationale. Livres, estampes, tout lui a passé par les mains. A un moment, il a mis sur les dents le personnel de la mosquée.

Et pour *Gil Blas!* ce que MM. Paul Clèves et Paul Clerget auront peiné! Au point de vue théâtre, ils n'avaient pas toujours des idées concordantes, l'un ancien acteur de mélodrame, l'autre jeune comédien moderne : ils étaient aux deux Paul... oh! pardon! aux deux pôles de l'art dramatique. Mais pour *Gil Blas*, c'était à qui serait le plus espagnol, et au *Per Mananda* de Clerget, M. Clèves ripostait par un *Caramba!* énergique. Les *Olle!* les *Alza!* secouaient leurs artistes pendant les répétitions, et les machinistes eux-mêmes avaient leur part de ces rudes apostrophes de la Navarre ou de l'Estramadure!

Même Grisier! oui, Grisier lui-même, a préparé *La Citoyenne Cotillon*; ce Directeur est devenu Directoire de la tête aux pieds. Il « ju'e sa petite paole d'honneu'! » il est jeunesse dorée, habit carré, et quand on l'obsède, il demande si l'on ne va pas bientôt le sortir d'em-Barras!

Cet état d'âme produira certainement de remarquables résultats.

THÉODORE MASSIAC.

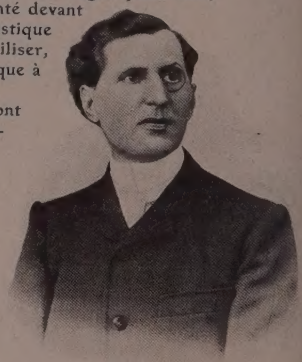
La " scène à faire " était devenu le grand cheval de bataille de Sarcey....

Acte II. — Scène II. *Evohé*, chant bachique par Mlle Claude Ritter, accompagnée par Mlle Macler.

Le Théâtre poitevin de La Mothe-Sainte-Héraye

Le théâtre, ouvert face à la nature du bon Dieu, peut déterminer des impressions autrement puissantes que sur l'étroit plateau et dans le cadre factice de ces salons dorés que sont les salles de spectacles. Il s'agit, pour cela, que la pièce produite ait de la noblesse, mais aussi de la simplicité, que le tréteau soit planté devant un fond en rapport parfait avec l'œuvre représentée, dans un lieu jouissant d'une acoustique capable d'augmenter fidèlement la sonorité de la voix ou les harmonies de la musique, d'utiliser, enfin, des acteurs assez raisonnables pour conformer leur allure et astreindre leur mimique à l'ambiance de l'action et du décor de plein air.

Il n'y a pas vingt ans que les manifestations modernes du théâtre en plein air ont commencé chez nous. L'Allemagne s'amusait à ses « Volkstheater », *la Passion* d'Oberammergau, se reproduisait avec une régularité décennale, que, chez nous, le mur splendide d'Orange, oublié, solitaire, tout brûlé de soleil, s'écaillait d'années en années, que les arènes d'Arles et de Nîmes constituaient seulement de vastes ruines rongées par les herbes, montrées à la curiosité ignarde de l'étranger. — Heureusement, il se produisit simultanément aux pays d'Oc et d'Oïl, un mouvement qui revivifia les cirques du Midi et créa un peu partout dans le Nord de France des théâtres qui offrirent au peuple des campagnes des distractions qu'il ne connaissait plus. A Orange, à Nîmes, à Béziers, à Arles, au grand soleil ou dans l'ombre étoilée des nuits, le rude organe tragique des Mounet, de de Max, de Dorival, et la voix harmonieuse de Segond-Weber, de Sarah Bernhardt, de Cora Laparcerie traduisirent, de nouveau, Euripide, Sophocle, les grands Grecs, évoquèrent l'antiquité sublime. M. Maurice Pottecher innova le théâtre réaliste à Bussang, entre les prestigieuses sapinières de Servance et les crêtes des Russiers ; des artistes ruraux représentèrent à Mesnil-en-Xaintois une naïve épopée de la bonne Jeanne d'Arc ; à Gérardmer, dans un site ravissant, on joua



Le Dr Pierre Corneille.

Mlle Berthe Macler, rôle de Lydie.

Clichés du Théât. poitevin.

Acte III. — Magdeleine aux pieds de Jésus.
M. Segond, Le Christ. — Mlle Ritter, Magdeleine.

des drames de D'Ennery : cette dernière initiative était un peu inférieure. Mais la mode se prit à suivre ces originales manifestations et gâta leur simplicité ; elle prêta aux candides acteurs des champs des appétits de lucre ; il se trouva des villages qui prétendirent tirer gros profits de leurs spectacles modestes.

En dehors de cette activité, loin de la foule, à l'abri de la renommée brouillonne et inconstante, dans une contrée agreste, fermée, privée de communications rapides, à La Mothe-Ste-Héraye, entre Poitiers et Niort, le docteur Pierre Corneille imagina pour les gens de Vendée et de Poitou un théâtre qui, d'abord, matérialisa fort adroitement les légendes merveilleuses du cru, celle de Mélusine, entre autres — Lusignan est tout proche — puis se prit à rappeler les hauts faits de notre histoire nationale. Voilà sept ans déjà, que le docteur s'adonne à cette gentille tâche : écrivant des ouvrages non sans valeur, et instruisant patiemment les comédiens amateurs désireux de les interpréter.

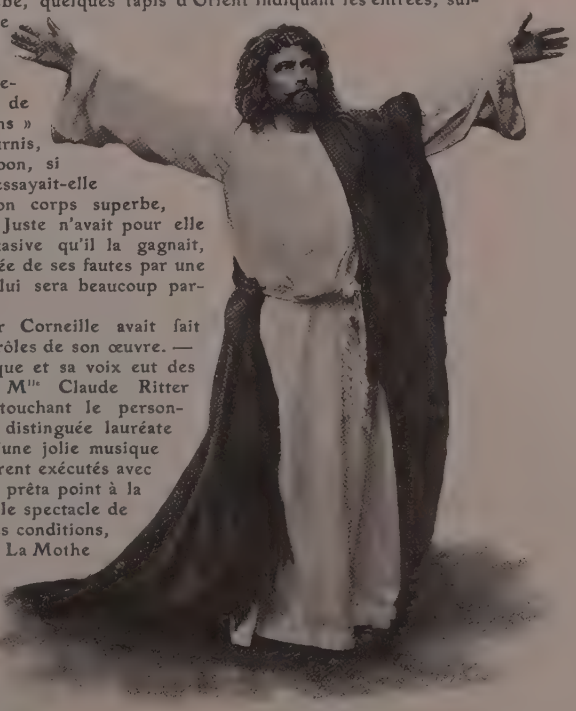
Acte II. — Scène V.
Marcellus, M. Tarlé. — Marie de Magdala, Mlle Ritter.

Pour les séances qu'il a données le 13 et le 14 septembre, l'auteur directeur s'inspira d'une idée plus haute et plus charmante. Il commenta le passage de l'Evangile si empreint de tendresse et de poésie, où il est conté de quelle manière la belle pécheresse Marie s'enamoura du Christ, et comment elle vint un jour, baigner de ses parfums et de ses larmes les pieds de Jésus, avouer humblement — ses longs cheveux voilant la honte de son front — sa passion pour le Maître ; et aussi l'adorable leçon de mansuétude et de pitié que donna au monde le doux Rédempteur, quand il releva la coupable, l'excusa et la renvoya en paix. — Le docteur Corneille trouva des phrases saisissantes pour rendre l'émotion de cette jolie scène.

... *Marie de Magdala* s'exposait au milieu des rochers et des grands arbres de l'ancien parc de Parabère, et dans la verdure foisonnante du décor, quelques dômes en bulbe, quelques tapis d'Orient indiquant les entrées, suffisaient à préciser l'aspect des lieux. Devant une assemblée compacte formant un auditoire religieusement attentif, se développaient les faits que nous rapporte l'évangéliste Luc. Dans un entretien avec son amant Marcellus, Madeleine réalisait délicieusement la voluptueuse courtisane de l'Ecriture « la femme de laquelle il était sorti sept démons » (Luc VIII 2) ; puis, sur des rapports qui lui étaient fournis, elle voulait voir Celui que l'on disait être si beau, si bon, si divin ; et elle aimait Jésus, elle l'aimait, mais en vain essayait-elle de le séduire, de prendre son désir aux attraits de son corps superbe, de l'attendrir par les sanglots de sa passion éplorée, le Juste n'avait pour elle que des mots de miséricorde ; mais sa parole était si persuasive qu'il la gagnait, non à lui, mais à sa doctrine, en faisait une néophyte lavée de ses fautes par une des plus nobles sentences du Nouveau Testament ; « il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé »...

En dehors de ses interprètes habituels, le docteur Corneille avait fait appel à trois artistes éprouvés, pour remplir les principaux rôles de son œuvre. — M. Léon Segond fut, physiquement, un Christ magnifique et sa voix eut des accents enchanteurs pour dire le langage de Jésus ; Mlle Claude Ritter s'employa avec beaucoup de talent à rendre infiniment touchant le personnage de Marie. La harpe mélodieuse de Mlle B. Macler, distinguée lauréate du dernier concours du Conservatoire, fut l'interprète d'une jolie musique de scène écrite par M. L. Giraudias. Les chants se trouvèrent exécutés avec goût par des jeunes gens du pays. Seul le beau temps ne se prêta point à la fête ; mais les organisateurs avaient prévu son humeur, et le spectacle de *Marie de Magdala* s'écoula paisiblement dans de très heureuses conditions, affirmant une nouvelle fois l'intérêt du théâtre en plein air de La Mothe et le mérite de son initiateur.

Eugène DELACROIX.



M. Segond, le Christ.

Mme Michalek, de l'Opéra.

Le Théâtre à Vienne

Dans un premier article, j'ai parlé de l'art dramatique et des principales scènes où il règne à Vienne, en touchant quelques mots de ses interprètes les plus remarquables et les plus en vogue.

Aujourd'hui, je parlerai de l'art lyrique et des théâtres où il se manifeste, tant dans le genre élevé que dans le genre comique, sans omettre de citer quelques établissements dans le goût de nos music-halls de Paris et de Londres, où l'on fait toutefois de meilleure musique, si je ne me trompe.

En réalité, c'est, au point de vue théâtral, la musique qui prime tout à Vienne.

Il y a cent cinquante ans, on y estimait également la comédie française et la musique italienne. La manière française a toujours été goûtée en cette ville, et, d'une façon générale, en Allemagne. Il est nombre de petits recueils du XVIIIe siècle pour nous dire combien, à cette époque, l'Allemagne était sous le joug des idées françaises. La *Dramaturgie* de Lessing affirme, au temps où elle fut rédigée, qu'on ne représentait de Berlin à Vienne que des pièces tirées du répertoire classique ou traduites du théâtre contemporain français. Mais les Haydn (bien qu'il n'ait écrit qu'une fois pour le théâtre), les Gluck, les Mozart, les Beethoven donnèrent, à la musique, et surtout à la musique allemande, une suprématie qu'elle a conservée jusqu'à présent.

A l'heure actuelle, tout Viennois n'a pas de plus chères délices que celles qu'il goûte à *la Burgmusik*, à *l'An der Wien*, voire au *Venise à Vienne*, tous lieux où la musique règne en souveraine maîtresse.

Certes, le Viennois est fier de sa *Hofburg*, seul théâtre du monde que l'on puisse comparer à la Comédie-Française de Paris, mais il aime tendrement ses scènes musicales, il les chérit, il en est comme amoureux.

Et puis, c'est Vienne, en réalité, qui a lancé Wagner.

C'est de son opéra, que *le Tannhauser, Lohengrin, les Maîtres Chanteurs* ont pris leur essor.

Il y eut à Vienne, voici quelque vingt-huit ans, un ténor français, nommé Berthet, qui chanta *Lohengrin* en allemand de la façon la plus remarquable. Détail curieux : Berthet n'était nullement wagnérien. Il préférait de beaucoup la musique italienne et la française. Un jour de fête, se trouvant sans argent, et n'en pouvant aller chercher au théâtre, dont les bureaux étaient fermés, il eut une idée bien amusante. Accompagné d'un baryton de sa troupe, dans le même cas que lui, habillés tous deux de vieux vêtements, grimés et perruqués de manière à se rendre méconnaissables, ils allèrent de cour en cour chanter le duo de *La Muette*. Jamais chanteurs des rues n'obtinrent succès pareil. En deux heures, ils récoltèrent plus de cent florins ! Mais aussi, quel festin ils firent ce soir-là !...

Cl. Dr Székely.

Mme Ellen Forster, de l'Opéra.

L'Opéra de Vienne est installé dans un magnifique édifice, qui date de moins de trente ans et que son architecte a construit dans le goût de la Renaissance Française. Il ouvre tous les soirs, par cette raison qu'il joue l'opéra et l'opéra-comique, sans compter les grands ballets, pour lesquels les Viennois ont plus de goût que les Français.

Pour le répertoire, il est singulièrement éclectique.

Contrairement à ce qui se passe à Paris, telle mode musicale n'accapare aucunement l'attention des Viennois. Evidemment, Wagner jouit encore à *la Burgmusik* d'une prépondérance indéniable, quoique jadis. On va même jusqu'à délaisser un peu sa troisième manière, celle de *la Tétralogie* et de *Tristan et Yseult*. Mais, on aime toujours *le Vaisseau Fantôme*, *Tannhauser*, *Lohengrin*, *Maîtres Chanteurs*, que l'on représente fréquemment.

Puis ce sont *Les Huguenots*, *Le Prophète*, *L'Africaine* de Meyerbeer ; *Don Juan* de Mozart ; *Le Freischütz* de Weber ; *Ernani*, *Rigoletto*, *Aïda* de Verdi ; *La Cavalleria Rusticana* de Mascagni ; *La Dame de Pique* de Tschaïkowsky ; *La Fiancée vendue* de Smetana ; *Faust*, *Roméo et Juliette* de Gounod ; *Hamlet* d'Ambroise Thomas.

En fait d'opéra-comique, on donne, en y englobant ce qu'on pourrait appeler l'opéra de genre : *Les Contes d'Hoffmann*, d'Offenbach ; *Fledermans*, de Strauss ; *Les Contes d'Hoffmann*, d'Offenbach ; *Carmen*, de Bizet ; *Mignon*, d'Ambroise Thomas ; *Manon*, *Werther*, de Massenet ; *Louise*, de Gustave

Charpentier, qui a remporté ici un succès considérable. On voit que la part de la France est belle pour l'opéra de genre. D'ailleurs, on sait que le *Werther* du maître Massenet fut créé à Vienne avec un glorieux succès, par M. Van Dyck et Mlle Juliette Renard, aujourd'hui mariée et retirée du théâtre, au grand chagrin des Viennois.

Enfin, les ballets les plus goûtés sont *Coppélia*, *Excelsior* et tout le répertoire de Johann Strauss.

A la tête de l'Opéra se trouve M. Mahler, à la fois directeur et premier chef d'orchestre. Ses principaux artistes sont Mmes Forster, Gutheil-Schoder, Michalek, Mlles Selma-Kurz, Irène Sironi, Mildenburg, Walker. — MM. Schrodter, Schmedes, Hesch, Demuth, Pacak, etc., etc.

L'An der Wien est consacré exclusivement à l'opérette. Il a plus d'un siècle d'existence et fut ouvert par Schikaneder.

Le célèbre Lortzing y fut chef d'orchestre, et c'est à *L'An der Wien* que fut représenté pour la première fois son *Waffenschmied*, populaire dans toute l'Autriche.

MM. Karczag et Wallner en sont actuellement les directeurs.

Girardi, le grand comique viennois, appartient à cette scène. A côté de lui, il faut citer l'exquise Betty Seidl, soubrette, qui tint le principal rôle dans *Brüder Straubinger*, le grand succès de la saison dernière, qui fit courir tout Vienne pendant plus de trois mois.

Au répertoire, les œuvres d'Offenbach, Strauss, Millæcker, Suppé, Hervé, Lecocq, Planquette.

Cl. Dr Székely.

M. Erik Schmedes.

On goûte peu Audran, même sa *Mascotte*.

Mam'selle Quat' Sous, la dernière opérette de Planquette, s'appelle à Vienne : *Les Deux Dons Juans*. Planquette devait en diriger l'exécution et avait composé tout exprès divers morceaux.

La dernière opérette française montée à *L'An der Wien* sera *Par Ordre de l'Empereur*, de Ferrier et Justin Clérice, — en attendant les autres.

Cl. Dr Székely.

Mlle Betty Seidl,
du théâtre *An der Wien*.

Ajoutons, pour être complet, que l'on vient d'engager à *L'An der Wien*, Mlle Robinson, une artiste délicieusement jolie, de l'avis général et d'une mutinerie pleine de grâce.

Pour finir, quelques mots du « Jardin anglais » du Prater, où est installé *Venise à Vienne*.

Ce dernier établissement n'est ouvert que l'été. C'est le rendez-vous de tous les fêtards.

Il y a tous les soirs de grandes illuminations, plusieurs représentations à spectacles variés, et surtout beaucoup de jolies femmes.

Son directeur, M. Gabor Steiner, un Hongrois, a mérité d'être appelé le maître des plaisirs de Vienne. Il avait déjà donné un échantillon de son savoir-faire avec l'Orpheum, grand café-concert dans le genre de ceux des Champs-Elysées de Paris. Il joue à *Venise à Vienne* des opérettes et des parodies, notamment *Frühlings Enft*, opérette de Josef Strauss, et la parodie de la *Monna Vanna* de M. Maeterlink, où Mlle Mizzi Zwerenz a remporté un véritable triomphe.

Cl. C. Pietzner.

M. Charles Wallner,
Directeur du Théâtre *And der Wien*.

Ce ne sont là que des notes, et bien incomplètes.

Espérons pourtant qu'elles seront suffisantes pour montrer sommairement toute l'importante de Vienne au point de vue théâtral, et combien les Viennois aiment à se tenir au courant de tout ce qui se produit de neuf à la scène, aussi bien à l'étranger que chez eux.

Une étude plus approfondie, plus poussée des théâtres de Vienne ne manquerait pas d'intérêt. Il serait curieux d'indiquer leurs tendances, leurs goûts, leurs préférences, de dire quels sont les usages qui régissent leur salle, leur scène, leurs coulisses, la manière de leur administration et de leur direction; de décrire la personnalité des impresari et de noter les détails principaux de leur carrière, de révéler, encore bien mieux, la personnalité des acteurs de tout genre, en désignant les grands et les petits faits de leur vie de théâtre; et même, de dépeindre des types connus de dilletanti qui offrent, ici, comme partout, des singularités originales.

Nous essaierons d'accomplir un peu de cette tâche au cours de la saison qui naît.

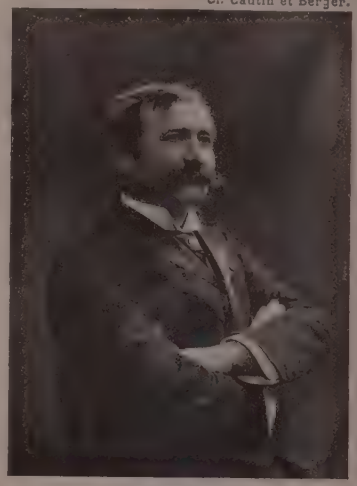
PRATER.

Un Ballet

Couverture du programme de *Au Japon* au Théâtre Argentina.

Nous, les difficiles, nous, les inconstants, ignorons à peu près ce que sont les gros succès de théâtre à l'étranger, quelles longues gloires, quels avantages rémunérateurs ils procurent aux auteurs que le goût public privilégie. A lire au programme de l'Olympia l'indication de certain ballet japonais, intercalée entre la désignation d'un numéro d'acrobatie et la prestigieuse annonce de la *Flèche humaine*, nous sommes loin de songer que ce spectacle de danse a pu faire événement à l'Alhambra de Londres, à la Scala de Milan et à l'Opéra de Monte-Carlo, qu'il a paru sur ces importantes scènes des centaines de fois, et même que des personnages royaux se sont intéressés à sa représentation. Tel a été, cependant, le sort surprenant de *Au Japon*, le ballet de Louis Ganne, qu'offre actuellement l'Olympia.

Cl. Cautin et Berger.



M. Louis Ganne.

Avant de décrire les mille charmes délicieux et mignards de ce divertissement ingénieusement extrait de la nouvelle *Dédé*, de S.-L. Bensusan, avant de louer les musiques enchanteresses dont le compositeur para chaque détail de l'action, musiques enchanteresses à ce point qu'elles font oublier les jolis rythmes de *Phryné*, les mélodies suaves de la *Princesse au Sabbat*, les agréments harmonieux de *l'Heure du berger*, ce ballet que l'on ne connut pas assez au Palais de la Danse de la rue de Paris.

Avant de narrer l'aventure menue de la geisha Dédé, et du vieil et laid prince Korin, révélons donc la fortune inouïe que trouva, hors chez nous, ce *Japon* délicat.

Ganne avait pris arrangement avec l'Alhambra de Londres. — *In Japan* reçut un accueil enthousiaste : on s'extasia à chacune des danses du chorégraphe Carlo Coppi, on savoura, une à une, les voluptés séductrices de la partition, et ce furent, au baisser du rideau, ces applaudissements formidables, où les Anglais satisfaits mettent toute leur énergie. Les soirs qui suivirent eurent le même éclat. Le nouvel ouvrage devint bientôt célèbre, le roi en entendit causer, prétendit le connaître, et pour ce, dérogea à l'étiquette qui interdit officieusement à la Cour d'Angleterre de se risquer parmi l'étrange monde des music-halls. Edouard VII vit le ballet, et s'en trouva si fort emberlucoqué, qu'il fut à son spectacle deux fois encore. On pense si, après cela, Londres, qui a pris l'habitude d'imiter le roi en toutes choses, fréquenta l'Alhambra.

Cl. Hana.

M. Carlo Coppi.

Un peu plus tard, la Scala de Milan réclama, à son tour, l'œuvre de Ganne, la monta avec beaucoup de luxe, l'orna avec recherche, conservant, bien entendu, la chorégraphie experte du signor Carlo Coppi. — Le programme du 1er mars 1903 annonçait en même temps que « la 13e rappresentazionne de *Damnation di Faust*, la 1re rappresentazionne del ballo in carattere in un atto, *Nel Giappone* ». Dans une décoration mirifique, en costumes superbement dorés, ledit Japon sembla merveilleux ; on l'applaudit sans fin. — E. Rossi faisait le principe Korin, les signore G. Gaudini, L. Traversi et A. Grassi personnifiaient avec beaucoup de goût la geisha Maïko, Dédé et le jeune Torio; quatre cents figurants prêtaient à l'ensemble une magnificence extraordinaire.

Au Japon.

M. Curti.

Cl. Numa Blanc.

Mlle Jane Luciole
rôle de Dédé, à Monte-Carlo.

Au mois d'avril, on le sait, Edouard VII visita, à Rome, le roi Emmanuel, et, sur sa demande ou autrement, il fut décidé qu'on donnerait en gala au théâtre Argentina *in Japan*, qui avait si brillamment réussi à l'Alhambra, *Nel Giappone*, qui venait de triompher à la Scala. On fit donc venir à Rome les quatre cents personnages du ballet, et leur déplacement ne coûta pas moins, dit-on, de 26.000 fr. Edouard VII manifesta du plaisir à revoir le spectacle qui lui avait si bien plu, à Londres.

Comme l'empereur Guillaume devait arriver à la Cour immédiatement après son oncle, on conserva la jolie composition de Ganne au programme des réjouissances, et durant une grande semaine, l'on entretint dans la ville le corps de danse et la figuration de la Scala.

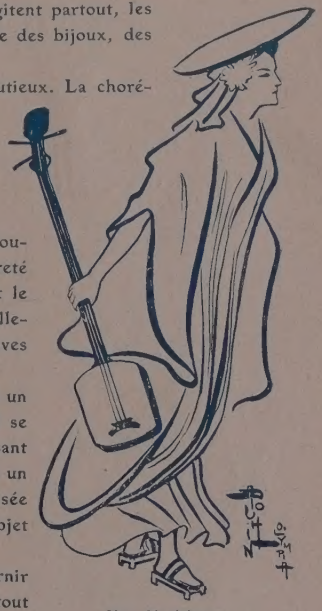
Au commencement de mai, *au Japon* se trouvait donné dans des conditions tout aussi heureuses, au théâtre de Monte-Carlo, sous les auspices de M. Coudert. Le peintre Visconti dont nous appréciâmes, ici, l'aimable talent, au temps où M. Coudert dirigeait les Bouffes-Parisiens, inventait, pour rehausser son extérieur, un cadre magnifique. Les grands rôles se partageaient entre Mlle Porro, danseuse étoile, Mlle Christine Kerff — Torio joliment souriant — MM. Dubuisson, Poudrier, etc. Mlle de Biaisi faisait distinguer sa joliesse et ses beaux yeux parmi les geishas trépidantes; enfin la gentille Dédé trouvait sa plus mignonne interprète en Mlle Luciole, toute pleine de grâces, la même qui mène actuellement, chaque soir, avec une autorité parfaite, la Revue de la Gaîté-Rochechouart et que ses qualités de chanteuse mèneront prochainement — c'est pour ainsi dire fait — sur un grand théâtre lyrique; mettons que ce soit la Monnaie de Bruxelles.....

L'orchestre prélude sur un motif simple, et dans un décor de rêve bleu et rose, aux tons flous, voici que se vide tout une population grouillante, naine et dorée d'une boîte de joujoux japonais. Il y a de vieilles gens flétries, des mendiants, des gueux, des bonzes, qui s'efforcent d'être solennels, des guerriers fantastiques, qui veulent être farouches, des magots simiesques, de jeunes nobles flâneurs, et des mousmés, des geishas fragiles, délicates et délicieuses, habillées d'étoffes molles et de soies brodées. Et des danses s'établissent, s'enchevêtrent, papillotent, qui prennent bientôt toute la scène ; des étendards font au-dessus des têtes des taches de couleurs vives, des étoffes en flamme s'agitent partout, les armes, les aciers font de grands éclairs, l'or étincelle des bijoux, des robes somptueuses et des tuniques passementées.

Cl. Numa Blanc.

Mlle Jane Luciole
rôle de Dédé, à Monte-Carlo.

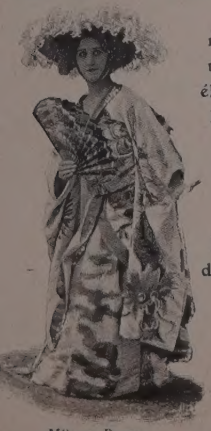
Vu de près ce tableau révèle des détails minutieux. La chorégraphie du signor Coppi varie à l'extrême : ses figures se multiplient, se renouvellent, changent à chaque moment, toujours savantes, originales, inattendues ; l'action point et se développe aisément à travers les évolutions, les voltes, les enlacements souples de la danse ; l'orchestre, lui, soutient l'ensemble sur une trame harmonieuse avec une sûreté égale : il anime les groupes, marque coquettement le rythme des pas, souligne d'ornements les effets des ballerines, décrit, avec des phrases qui sont aussi expressives que la mimique des sujets, les événements de l'argument.



Une Musicienne.

... Dédé, gentille petite officiante d'une maison de thé, se trouve à la fois recherchée par un prince vieux et laid et par un paysan jeune et beau que, naturellement, elle préfère. Bien qu'il se sache favorisé, le rustre veut soustraire Dédé aux sollicitations tentatrices de son rival puissant et riche ; il l'enlève. Le prince furieux poursuit le couple et, l'ayant joint, lui ferait peut-être un mauvais parti s'il n'était détourné de ses desseins farouches par une courtisane qu'il avait délaissée et dont il retombe amoureux. Dédé et son ami seront donc libres et leur union servira d'objet à une belle fête japonaise.

Cl. Numa Blanc.



Mlle de Biaisi.

Bien entendu l'accomplissement de cette simple idylle ne va pas sans fournir maints prétextes à musique, à mimique et à divertissements ; elle occasionne surtout une *Sabotière* dont le mouvement saccadé est très curieux, un *Pas des éventails* fort élégant ; elle prête à une marche de cortège des plus entraînantes ; elle permet à l'amant pauvre de la petite geisha de figurer avec des gestes dramatiques l'intensité de sa passion et à la favorite délaissée du prince de regagner le cœur de celui-ci en réussissant avec beaucoup de charme des variations difficiles et tout ornées d'attraits ; elle pousse, enfin, tout ce « Japon » séduisant dans un magnifique *galop serpentin*. — Les interprètes sont parfaits.

Le *Japon* de Louis Ganne est ravissant, et l'on s'explique très bien, à le voir, le succès que lui ont fait les Anglais de l'Alhambra, Edouard VII, le public de la Scala de Milan, les assistances distinguées de Monte-Carlo, et nous les difficiles, nous les inconstants....

Hector LEFIN.

Le Théatre au Concert

M. Dranem, dans *Tête à l'Hu*

Le mouvement d'empiètement du théâtre sur le concert continue à s'affirmer. Je constate le fait sans en commenter la signification.

Depuis quelques mois, un certain nombre de scènes à chansonnettes se sont transformées en théâtres, et dans beaucoup d'autres la pièce comique — voire le drame poignant — tendent manifestement à remplacer la revue ou le spectacle à exhibitions.

Dès la réouverture de cette saison, cela s'accentue.

Des concerts qui ne reprenaient que des pièces ayant triomphé précédemment dans les théâtres de genre ont commandé et monté des ouvrages inédits. On en annonce d'autres, beaucoup d'autres.

Ce qui prouve que, malgré l'opinion de certains, le public de concert n'est pas hostile à la dramaturgie, loin de là.

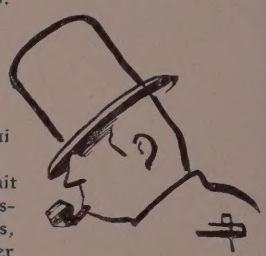
Parisiana, changé de Direction, a fait salle neuve; la décoration est brillante, même un peu trop; on a exagéré la couleur. — Et, pour inaugurer sa scène, M. Ruez, l'intelligent truster des planches parisiennes, a donné *Ah! les Femmes!* très amusante fantaisie de MM. Henri Vernel et Emile Warmoes. Ça n'est pas de la comédie selon Lavedan, ni du dialogue selon Donnay, pas même de l'abracadabrant selon Feydeau; mais les épisodes sont vivement combinés et d'une suffisante folie, les décors sont riches et d'invention neuve. Il y a surtout un panorama fort pittoresque se déroulant tandis que pérégrinent des chauffeurs et des cyclistes convoqués dans la pièce, qui a stupéfié les spectateurs mal habitués à rencontrer ici des décors autant mobiles. Les acteurs sont bons. Marfa Dhervilly se montre exquise, spirituelle et jolie comme toujours; Girier est un tourlourou ineffable; MM. Honoré, Barally, Max-Him, Chavat, Danvers et un bataillon de gracieuses partenaires forment un ensemble d'entraînante gaîté.

Nous avons eu à l'Eldorado *Tête à l'huile*, de M. E. P. Lafargue. La pièce a réussi. L'interprétation de M. Dranem entre pour une très large part dans ce succès. M. Dranem est, en effet, un des curieux comédiens de la capitale. On n'a vu en lui que le désopilant comique, exhilarant dans ses chansonnettes, le créateur d'un type d'ahurissement. On l'a acclamé, vanté pour cela. Mais il y a là une injuste restriction. M. Dranem est plus encore et, quant à moi, mieux qu'un inénarrable éberlué. Dans toutes les pièces où il a paru, il a composé ses rôles, établi ses personnages avec une grande intelligence et un art très original et très varié. On a trop oublié, à mon avis, ses efforts et ses réalisations comme créateur ès-comédie. Le public, excellent juge, n'a d'ailleurs pas partagé l'erreur des critiques pour qui tout artiste est voué à l'unité de genre. Il a applaudi Dranem dans les pièces et le tient pour un de nos plus pittoresques artistes dramatiques.

M. Dranem, dans *Tête à l'Huile*.

On nous affirme de divers côtés que, pour suivre l'exemple fourni par le Moulin-Rouge, plusieurs concerts auraient l'intention de monter cette année des opérettes.

L'initiative réussirait certainement.



Le mouvement contraire à l'opérette qui s'est déclaré depuis quelques années, à la suite de fours retentissants est assez injuste. L'opérette est un genre, même dans la médiocrité, supérieur à tant d'inepties de revues ou de pièces à spectacles qui ont accaparé la vogue.

Les paroliers ne font pas défaut et sont bons, ayant fait leurs preuves. Jadis on se plaignait des compositeurs qui ressassaient trop les mêmes thèmes. Beaucoup de nouveaux venus, dont les débuts furent plus que louables, sont à même d'apporter de l'inédit.

Que des directeurs se décident à les monter; et le public qui aime les opérettes encore plus que les vaudevilles s'y rendra en gros nombre.

Et puisque ce sont les directeurs de concerts qui semblent avoir confiance, qu'ils marchent. Ils ne s'en repentiront pas.

Les spectateurs en ont assez de ces pots pourris, sans action, sans esprit, qui ne sont prétextes qu'à des exhibitions de chanteuses sans voix et de clowns peu adroits.

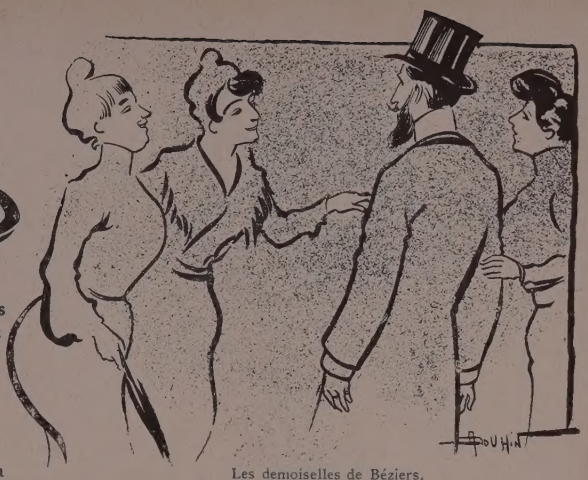
Quand le théâtre ne sera plus le cirque la foule y retournera.

Les prochaines réouvertures de concerts vaudront à cette rubrique plus d'abondance et d'intérêt, car plusieurs premières importantes sont signalées à ces occasions.

Et ce seront d'heureux succès, nous l'espérons, que nous aurons à enregistrer.

Louis LATOURRETTE.

En Passant



Les demoiselles de Béziers.

Béziers. — Ce n'est un secret pour personne que les critiques dramatiques professent pour le vice un mépris que je qualifierai de profond sans craindre les contradicteurs, voire les contradictrices. Lorsque l'on embrasse une aussi considérée carrière, il ne faut plus songer à embrasser autre chose. Personnellement je voue à la vertu, parce que rare, un véritable culte — oh ! le beau culte, Madame ! —

Ce court préliminaire, en tant que profession de foi, a pour but de vous faire sentir à quel point, pour une sale farce, ce fut une sale farce que celle mijotée par ce commis-voyageur de mes amis qui me dit un soir, entre pêche et fromage, et sans avoir l'air d'y toucher, le vaurien :

« Tu ne connais pas Béziers, maître ? Alors, tu ne connais rien ! Pouah, l'ignorant ! »

C'était vexant ; aussi n'hésitai-je pas a débarquer, 17 heures 34 plus tard, dans cette tant célèbre ville.

Désireux de m'instruire, je suivis d'abord une rue quelconque, bien que sombre, sans remarquer quoique ce soit d'ébouriffant, lorsqu'au tournant d'une autre rue, non moins quelconque, un groupe de jeunes filles entoura soudain ma modeste personnalité de leurs intentions : je pressai le pas vers une troisième rue... Ah ! mes enfants ! qu'y vis-je ! — Sur chaque seuil entrouvert (et ils l'étaient tous) de nouvelles jeunes filles m'exhortaient avec véhémence aux rites d'Eros ou de Vénus... Epouvanté de tant d'audace, je m'enfuis vers une grande avenue, plantée d'arbres, où la foule compacte me parut devoir être un gage de sécurité : baste ! — d'élégantes hétaïres y grouillaient qui semblaient, de concert, avoir résolu ma perte. Ne sachant alors à quel saint me vouer, je dirigeai mes pas chancelants jusqu'à la porte de *l'Alcazar* — je m'y engouffrai !

« Psitt ! m'apostropha irrévérencieusement l'homme du contrôle, votre ticket ?

— Ah, oui !.... ce que vous voudrez, un fauteuil.

— Si Monsieur n'est pas seul, insinua ce satanique personnage, nons avons des loges grillées, avec rideaux hermétiques et divans ....

— Mais.... — je suis seul, comme vous voyez !

L'homme du contrôle n'eut pas l'air convaincu ; mais je gagnai mon fauteuil. Tout d'abord, affaire d'habitude, je n'eus d'yeux que pour la scène : M^lle^ Debreuil, non sans talent, égrenait « mon vieux type » ; M^lle^ Lythiana, forte chanteuse (forte, ô combien ; dans les 200 livres) charma l'auditoire ; puis M^lle^ Favorite esquissa un pas de quadrille ; M^lle^ Micheneau poussa la sienne, puis une autre, puis encore une autre....

— « Il n'y a donc point ici d'artistes de sexe fort, demandai-je à la fleuriste ? »

— Oh ! fit-elle en s'éloignant, scandalisée.

(J'ai craint, un instant, qu'elle ne m'ait pris pour un Anglais). C'était l'entr'acte ; j'en profitai pour inspecter la salle.... à droite... quelques couples rapprochés plus qu'il ne convient ; à gauche : une vingtaine de dames, surmontées de chapeaux d'envergure, coulaient vers les messieurs du promenoir des regards concupiscents ; tout autour : de lourdes draperies agitées de tremblements insolites. N'ayant jamais ouï dire qu'une draperie put seule se mouvoir, je m'approchai de l'une d'elles qui n'était qu'à demi-close, et je vis... je ne peux pas vous dire ce que je vis, de crainte d'attirer sur la tête de mon honorable directeur les foudres de la justice... Cependant qu'un gendarme, gardien de la morale publique, faisait les cent pas devant la loge, car c'en était une, le sourire aux lèvres.

C'en était trop, ma vertu allait bassement choir : je courus jusqu'à la gare, voulant m'éloigner à tout jamais de cette ville qui, comme son nom l'indique, couve en son sein toutes les débauches, et ne retrouvai mon calme et mes esprits que sur les banquettes graisseuses des infects wagons de cette non moins infecte Compagnie du Midi.

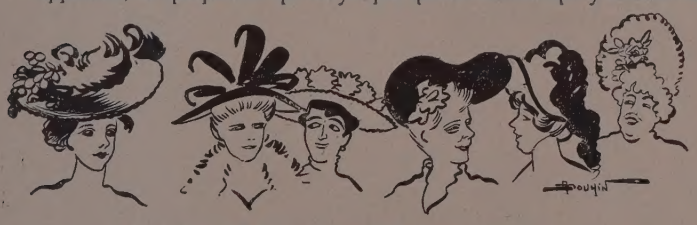
Mères prévoyantes, n'envoyez jamais vos fils voir Béziers.

Carcassonne. — Le calme d'une nuit étoilée dans les délicieux jardins de *l'Alcazar*. Les Alcazars se suivent et ne se ressemblent pas.

Un orchestre (Piano, contrebasse, tambour et grosse caisse, excusez du peu !) médiocre et quelques artistes passables, me font oublier les émotions de la veille.

Montauban. — Montauban — cette ville dont on dit des habitants « qu'ils en ont bien l'air » possède un concert, mi-théâtre, mi-beuglant, qui, n'en cherchez pas la raison, se nomme la *Sirène*.

Là, resplendissent quelques menues poupées du cru qui, à défaut de talent, sont pleines d'avenir et de bonne volonté. Le public — des troupiers en majeure partie (comme l'indique suffisamment leur costume) — applaudit, ce qui prouve qu'il n'y a pas que les artistes qui y mettent de la bonne volonté.



Une vingtaine de dames surmontées de chapeaux d'envergure.

Une romancière chante « Titania », une petite femme dégoise « Viens Poupoule » (Enfin !) et une pseudo-espagnole, toute de rouge vêtue, tortille un maigre derrière... Le sage a dit qu'il fallait savoir se contenter de peu.

JACK D'ANGE.

Cl. Cautin et Berger.

Mme Germaine Gallois

Notre Concours de Rieuses

Nous avons voulu laisser à nos lecteurs le temps de nous envoyer leurs suffrages et de nous désigner, ainsi que nous les avons prié de le faire, la Reine des Rieuses parmi les artistes parisiennes.

Le moment nous paraît venu de clore cette amusette et nous allons faire connaître les résultats de ce petit concours.

Nous avons reçu près de quatre cents réponses, — exactement 392 lettres ou cartes postales.

Nos lecteurs ont voulu nous donner une leçon et nous mesurons aujourd'hui la présomption qui nous avait fait limiter à vingt le nombre des candidates offertes à leurs votes.

Des « voix » nombreuses se sont groupées, en effet, sur des noms qui ne figuraient pas sur notre tableau.

Cl. Sarony.

Mlle Allems.

Nous nous inclinons avec le respect qui est dû aux arrêts de l'opinion publique, et, en même temps, avec la joie de voir notre exclusivisme si joliment désavoué.

Pour montrer à quel point cet apparent exclusivisme était loin de notre pensée, nous allons, nous aussi, méconnaître les règles étroites que nous nous étions fixées.

Cl. Stebbing

Mlle Willy.

Nous voulions faire une Reine des Rieuses.

L'opinion de nos lecteurs s'est prononcée de telle façon qu'il nous paraîtrait souverainement injuste de tenir compte de minimes différences dans le nombre des voix, et que nous nous regardons comme contraints de saluer, non pas une seule, mais bien trois Reines des Rieuses.

Trois arrivent en effet en tête de notre liste de dépouillement, avec des appoints de voix qui varient entre 82 et 90. Nous croyons bien agir, faire preuve à la fois de courtoisie et de tolérance, sans outrager l'équité la plus stricte, en faisant bénéficier les candidates de cette catégorie d'un *ex-æquo* parfaitement défendable.

Ce sont Mmes Germaine Gallois, Louise Willy et Jeanne Allems.

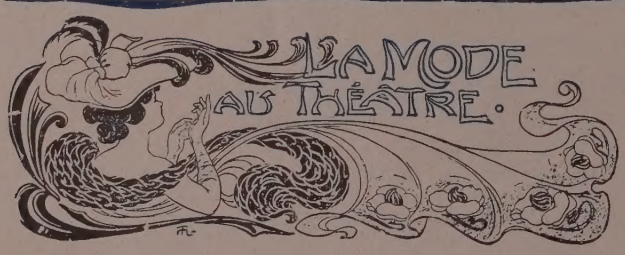
Que nous sommes heureux de saluer ensemble Reines des Rieuses, élues par les lecteurs de *La Revue Théâtrale*.

Ajoutons que les noms qui nous ont été désignés, ensuite, le plus grand nombre de fois, sont ceux de Mmes Simon-Girard, Pierat, Diéterle, Brésil, Granier, Balthy.

Nous tenons, en terminant, à remercier ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu prendre plaisir à ce petit divertissement estival, ainsi que plusieurs ont pris la peine de nous l'écrire, et nous l'ont prouvé en s'y associant.

Les jolies artistes dont nous avons disposé ainsi, excuseront la liberté grande que nous avons prise et se montreront bonnes princesses, nous le souhaitons vivement, en ne chassant point de leurs traits gracieux le rire qui est une partie de leur beauté.

Georges FRAPPIER.



Il m'a été donné de voir dans plusieurs journaux mondains illustrés, publiés en Allemagne et en Autriche, la reproduction de portraits des charmantes actrices en renom chez nos voisins.

Elles avaient, bien entendu, leurs toilettes de théâtre et, ces dernières, ont particulièrement fixé mon attention, par la raison toute simple, qu'elles me causaient une grande joie.

Ainsi, j'ai vu là, délicieusement portées, des toilettes de ce style moderne que je ne cesse de préconiser, et qui n'est en somme que le costume réformé, au point de vue de l'esthétique et de l'hygiène, présenté avec le goût, l'élégance et le charme habituels à nos grands couturiers.

Après tout, on ne suit en Allemagne que l'exemple donné par nos artistes françaises, qui ont pris, elles aussi, en faveur les toilettes style moderne. Ce sont elles qui contribueront, avec le sentiment élevé qui les distingue en toutes choses, à nous définitivement imposer ces toilettes, quelque peu inspirées du Byzantin, nécessitant l'adjonction des ors et des gemmes étincelants : cela n'est-il pas tout naturel puisque la Mode et le Bijou sont commère et compagnon ?

Les tissus nouveaux, que nous porterons cet hiver, se prêteront merveilleusement, avec leur virile souplesse, à tous ces riches ornements et, comme toujours, nos coquettes mondaines seront heureuses de suivre l'élan donné par les délicieuses Reines de théâtre.

Vicomtesse de RÉVILLE.

Le Gérant : Charles RICHARD.